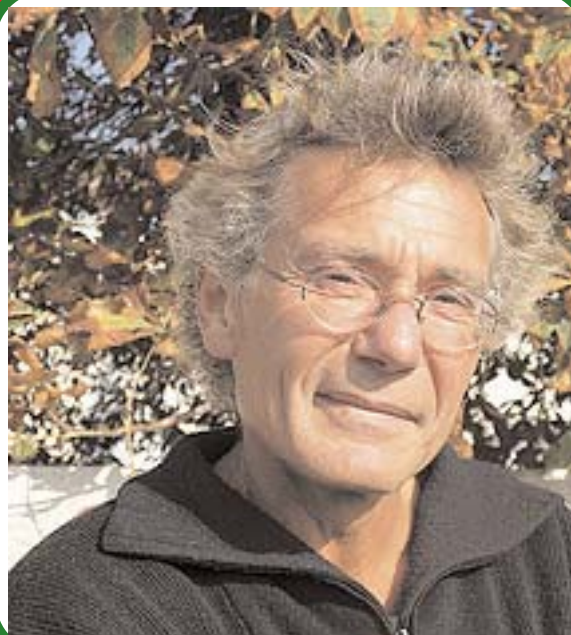


# Le Galepin

- ROUGE -

n°16 - 1<sup>er</sup> février 2019



Éric Holder (1960-2019)

# sommaire du n°16

## CETTE PHOTO-CI

. *Le retour du Léviathan?* 2

## CE LIVRE-CI

. *Littérature pour tous*, D.Vandermeulen 3

## JEUNESSE

. *Les arbres pleurent aussi*, I.Cohen-Janca, M.Quarello 4

. *Le château des pianos*, P.Créac'h 5

. *Le petit poisson noir*, S.Berangui, J.Vernot 6

## ROMAN ADOS

. *Pierre contre ciseaux*, I.Garland 7

## ROMANS

. *Rouge encor du baiser de la reine*, A.Karen 8

. *Nos conversations du mercredi*, A.Lessana 9

## B.D.

. *La forêt des renards pendus*, N.Dumontheuil 10

. *Paroles de la guerre d'Algérie* 11

## POÉSIE

. Lawrence Ferlinghetti 12

## LES PETITS MÉTIERS

. *Évolution de carrière* 14

## LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ

. *La bibliothèque invisible* 15

## HUMEUR

. *Trop d'information tue l'information* 16

Pour **Le Calepin Vert n°9** du 1<sup>er</sup> juillet 2019 nous préparons, dans l'esprit des «*Je me souviens*» de Perec un numéro regorgeant de souvenirs et de petites anecdotes sur «*L'année de mes vingt ans*».

Merci d'y contribuer en faisant parvenir vos contributions à l'adresse suivante: [roger.wallet60@live.fr](mailto:roger.wallet60@live.fr)

La question de la véracité historique ne se pose même pas...

### Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,

Mario Lucas, Roger Wallet

### Ont participé à ce numéro :

Michel Deshayes, Aude France, Anaïs Labbaye,

Rémi Lehallier, Yves Potoski, Sylvie Van Praët

site : [www.lecalepin.fr](http://www.lecalepin.fr)

& sur [associationaufildesmots.com/](http://associationaufildesmots.com/)

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>

## CETTE PHOTO-CI

### Le retour du Léviathan ?



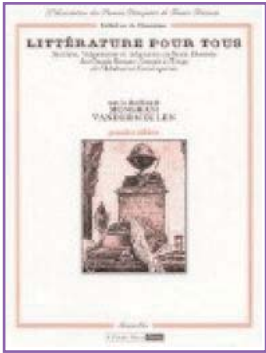
Talleyrand proclamait que le peuple, il faut l'agiter avant de s'en servir. Or, en ce moment, il s'agit tout seul sans qu'un *deus ex machina* n'ait lancé le mouvement. Ce n'est pas que la société civile soit soudain devenue intelligente ou qu'un projet politique novateur soit en gestation. Il s'agit avant tout d'exprimer

une frustration économique et sociale autant que de s'indigner d'une austérité qui n'est pas partagée par tout le monde avec la même intensité. Les politologues y voient une crise de la représentativité en s'imaginant que le citoyen des Lumières existe toujours au siècle de l'hypermodernité. C'est feindre d'ignorer que la majorité des individus sont devenus flexibles comme l'emploi, soucieux de leur quant-à-soi, au pire, insensibles à toute hiérarchie des valeurs, préférant leur développement personnel à la chose publique ou collective. Le discours hégémonique qui se voulait républicain est devenu incohérent à force d'opportunisme. S'il s'est délité, c'est que nos politiques et nos intellectuels ont perdu le lien avec le "logos" pour céder à la vanité de l'image. Le contrat social est devenu illisible tandis que sous couvert de rationalité, l'utilitarisme gestionnaire sert de projet politique. Le Léviathan de Hobbes est de retour dans le cynisme social et ses profits médiocres, dans l'esprit de caste avec ses codes et ses privilèges qui corrompent la démocratie, dans l'antagonisme des mémoires multiples qui émiettent la société, dans le culte de la performance et de la rentabilité à court terme. C'est d'abord la méfiance qui s'installe comme le démontrent le doute sur la déontologie des médias ou les réserves envers l'intégrité de la classe politique, puis la violence prend forme dans le discours et la dangereuse expression des passions tristes produit ses effets délétères sur l'ensemble du corps social.

Ce que nos gouvernants actuels sont en train de rater en se limitant aux seules considérations sécuritaires, c'est de tirer parti de toutes ces revendications diffuses et hétéroclites pour leur donner un sens car les identités collectives se construisent lorsque le pouvoir politique prend acte que le véritable citoyen n'est ni un corps soumis, ni une âme docile mais un concepteur de politique. Il faut lui donner toute les opportunités de participer et de s'engager sans le réduire au consommateur dont les seules expressions consistent à noter un produit, une prestation ou un mandat politique.

Élie Hernandez ♦

DAVID VANDERMEULEN



UN RIRE DIGNE DE DESPROGE

Les écrits de Monsieur Vandermeulen manquaient à ma culture. Moi qui suis passée à côté des grands classiques dont la lecture, au

lycée, m'a toujours exaspérée, en deux heures de rire j'ai rattrapé mon retard (Desproges disait : *"La culture, c'est comme l'amour. Il faut y aller par petits coups au début pour bien en jouir plus tard"*): 14 grands romans décryptés pour moi et mis à ma portée – je veux dire verre de whisky à la main et gorge déployée. Peu de romanciers contemporains m'offrent un tel bonheur, sauf BHL mais il n'est pas romancier, Pas contemporain non plus...

Le principe est de présenter, dans la langue des banlieues que l'on prête aux ados boutonneux, *Madame Bovary*, *Le rouge et le noir*,

*Eugénie Grandet...* sans oublier Gide ni Céline dont Monsieur Vandermeulen rappelle avec tact l'antisémitisme, ni Boris Vian. Du moins de résumer l'intrigue de ces chefs-d'œuvre. Sauf le petit Marcel qui n'a suscité que trois vignettes... *"Heu... ben... oui... heu..."*



Évidemment embarrassé pour Houellebecq parce que l'intrigue... le scénario... Il finit par injurier ses lecteurs *"Faites les cons! Mais dans quinze ans vous serez tous malheureux vous verrez! Bande de p'tits merdeux!"*

Mention particulière pour Balzac qui bénéficie d'une distribution avec Donald Duck.

Des notes de bas de page visent à édifier nos ados et un lexique précise parfois certains termes.



Et, cerise sur le gâteau, l'aréopage des doctes professeurs truffe sa copie d'un nombre impressionnant de fautes d'orthographe (0 dans la page ci-dessus mais 1 à la suivante et 2 à celle d'après, quand ils ont pris le rythme...).

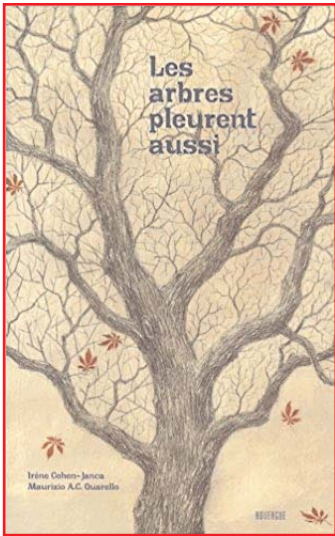
Aude France

Littérature pour tous, ss la dir. M.Vandermeulen, 6 pieds sous terre, 2002



IRÈNE COHEN-JANCA  
MAURIZIO A.C. QUARELLO

ÉCLATS DE MÉMOIRE



La couverture : le haut d'un tronc et une dizaine de branches tortueuses, dans un gris-brun sombre ajouré de blanc, et 8 feuilles d'un rouge dense à quoi l'on identifie un marronnier. La dernière page : à droite un petit arbuste de rien du tout avec neuf feuilles vertes ; à gauche une silhouette, arrosoir en main. Et 22 mots qui disent tout :

« Mais seul le souvenir d'Anne lui donnera vraiment ma place dans le jardin de la maison, 263 Canal de l'Empereur », dont le texte nous dit très vite que ceci se passe à Amsterdam. Anne Frank, bien sûr.

C'est depuis la fenêtre de l'appartement où, le 6 juillet 42 sa



famille s'est réfugiée que la petite Anne l'observe. Lui l'observe aussi, écrivant sur le petit cahier cartonné qu'elle a reçu en cadeau pour son anniversaire.

Le 4 août 44, ils sont arrêtés : dénoncés à la police allemande car l'ignominie est sans limites (« Nazis pendant les guerres et catholiques entre elles » a chanté Brel). Lui, le marronnier, assiste à l'arrestation : « Condamné au silence des arbres, devant la petite lucarne désormais vide, je suis resté muet. » Il pleurait ce jour-là : « Cette marche sous la pluie est la dernière qu'elle fait librement ».

Un livre d'une beauté poignante, portée par son sujet, sur lequel Quarello a su poser des images délicates qui collent parfaitement à la subtilité du texte : les choses sont dites avec sobriété, mêlant témoignage de l'arbre et bribes du journal de la fillette. Le mot *juifs* n'apparaît qu'une fois et c'est ce qui fait la force du témoignage : cette fillette est tous les enfants persécutés lors de toutes les guerres. Même si...

Anaïs Labbaye ♦

*Les arbres pleurent aussi*, Irène Cohen-Janca & Maurizio A.C. Quarello, Rouergue, 2009, 33p., format 20,5x30,5



Irène Cohen-Janca



Maurizio Quarello

PIERRE CRÉAC'H

LABORIEUX  
COMME UN BON ÉLÈVE



Après des études musicales au conservatoire national de Montpellier (médaillon d'or), Pierre Créac'h entre à l'École supérieure d'arts graphiques de Paris (mention très bien). Ces éléments biographiques (il a 42 ans) expliquent bien des choses. Le thème du

livre, bien sûr – une présentation des différents types de pianos et la citation des grands compositeurs du passé – mais aussi cette écriture corsetée, guindée, fausement proche de l'enfance. L'auteur est un surdové, son personnage en présente tous les symptômes, y compris cette fausse modestie propre aux gens qui veulent « faire comme si ».

Sans doute suis-je sévère mais à ce livre au joli emballage (Pierre Ardit fait partie de l'emballage), il ne manque que l'essentiel : un auteur, une écriture. C'est une copie de bac qui aura certes la moyenne car elle est conforme aux normes, aux standards, mais ne déclenche aucune émotion.

L'histoire n'est qu'un prétexte : prétexte à présenter sans trop de pédagogisme les instruments de la famille des pianos (le clavecin de Bach, le pianoforte de Mozart, le pianino de Chopin...), les portées et les clefs, les indications de rythme... Le « personnage » se prénomme inévitablement Rémi, il doit se présenter au concours du Conservatoire mais il ne se sent pas prêt et il fuit. Et où atterrit-il ? Dans un château abandonné où ne vit qu'un chat : Cluster

(ah! ah! ah! le *chat cluster* comme sur les réseaux sociaux...). Ces vieux instruments ne demandent qu'à revivre les heures glorieuses du passé. Rémi va les y aider.

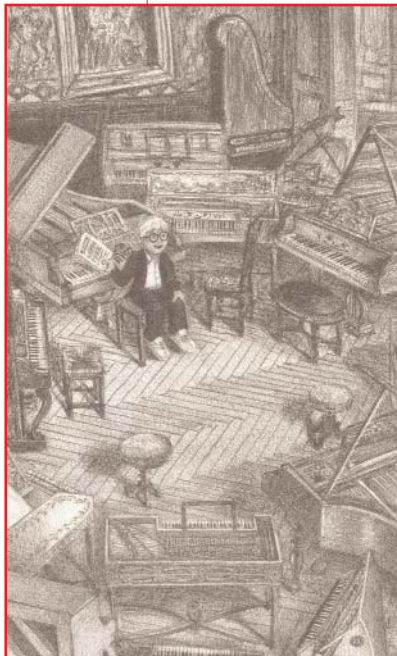
Pas de personnage, pas d'intrigue, on est consterné. Si ça n'avait pas été Ardit, c'eût pu être Depardieu... Je veux dire, du clinquant – même s'il est arrivé à l'un et à l'autre, d'avoir du talent mais ils sont à l'image de ces pianos : de vieilles gloires.

Le dessin, en noir et blanc heureusement, est sans caractère : propre, précis, jouant consciencieusement des clartés et des ombres. Du travail de bon élève.

J'ose espérer que les éditions Sarbacane ont pris la décision éditoriale très liée aux opportunités médiatiques et financières, sinon... Je lis pourtant dans la notice wikipédia qui leur est consacrée : « Pour les créateurs de la maison, le texte, le propos et l'histoire sont trop souvent les parents pauvres d'albums séduisants sur le plan visuel, mais décevants côté lecture »...

Celui-ci est en effet « décevant côté lecture » mais le « plan visuel » ne rachète pas le déficit d'écriture.

Anais Labbaye ♦

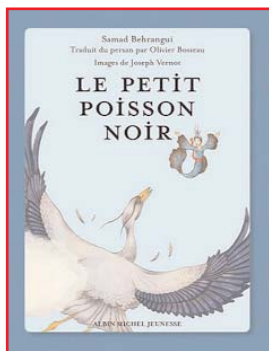


*Le château des pianos*, Pierre Créac'h, Sarbacane, 2014 – livre CD (texte lu par Pierre Ardit) - format 23x36,5



SAMAD BEHRANGUI  
JOSEPH VERNOT

UN BEAU CONTE  
D'APPRENTISSAGE



Le Petit Poisson Noir est fils unique. Il passe ses journées à jouer avec sa mère. Mais un beau jour il n'y tient plus : il veut partir à la découverte du monde, il veut savoir si le ruisseau a une fin. Il part.

Son périple initiatique lui ménage des

rencontres fort utiles, comme celle du lézard qui le munit d'une dague de bois effilé et le met en garde contre les prédateurs qui ne manqueront pas sur son parcours. Le plus terrible d'entre eux est le héron.

Au cours de son voyage il sera en butte à des étrangers (la grenouille, le crabe...) mais plus encore à d'autres poissons qui ont, de la vie, la conception d'un fil totalement prédéterminé. Lui : *"Je ne veux pas continuer à être heureux sans avoir de bonnes raisons de l'être, et me rendre compte un beau jour que je suis devenu vieux comme vous, que je suis resté le même bête poisson, aux yeux et aux oreilles toujours aussi bouchés qu'avant"*.

Toujours le guide cette volonté de voir le monde par ses yeux et de répandre autour de lui des paroles de fraternité. *"Je ne suis ni pessimiste ni apeuré. Je ne parle que de ce que mes yeux voient, et je ne dis que ce que me dicte ma raison."* Quand, avec d'autres, il est avalé dans la poche du pélican, il tente vainement d'organiser la révolte et se décide finalement à agir seul pour se libérer du tyran. Avec le héron, même chose, mais quand l'échassier choisit sous les coups de sa dague, le Petit Poisson Noir ne réapparaît pas *"Et, depuis, nous n'avons plus jamais entendu parler de lui"*.

Métaphore à peine voilée de la destin de l'auteur décédé à 29 ans, en 1968, mort noyé dans une rivière. On peut y voir la patte du gouvernement du Shah Pahlavi qui régnait alors sur l'Iran. Samad Behrangui était

instituteur et écrivait des fables et contes pour enfants. Son premier livre était sorti en 1965. *Le petit poisson noir* parut en 1968 mais fut interdit de publication en Iran.

Le récit est simple mais pas schématique : l'auteur donne à entendre les différentes voix, les arguments, la



"philosophie" du personnage central. La scène finale laisse libre cours à l'imagination du lecteur : le Petit Poisson Noir est-il mort héroïquement ? s'est-il sacrifié pour délivrer ses frères ? ou les a-t-il rejoints pour mener dorénavant une vie de poisson ?

Les images de Joseph Vernot sont douces, colorées, évocatrices de sensations, pleines de rêve. D'ailleurs son petit poisson n'est pas noir et il a bien les traits de son jeune lecteur.

Une transcription du texte original en persan (quelle beauté graphique !) complète le texte en français.

Anais Labbaye ◆

*Le Petit Poisson Noir*, Samad Behrangui, ill. Joseph Vernot, Albin Michel, 2018, 100p. format 18,5x24.

Samad Behrangui

Joseph Vernot



INÈS GARLAND

« PIERRE  
CONTRE CISEAUX »



Trois enfants argentins vivent une amitié profonde quand ils se retrouvent à la campagne dans l'estuaire où le fleuve s'étale en canaux. Alma se rend dans sa maison du bord du fleuve le week-end mais pour Marito et Carmen leur maison est celle de leur grand-mère où les ont abandonnés leurs parents.

La grand-mère les élève. Alma vient souvent les rejoindre. Vivent là aussi les oncles de Carmen et Marito dont l'oncle Tordo qui lit beaucoup, est parfois violent et tombe amoureux d'une Hongroise langoureuse.

Carmen découvre l'amour et s'éloigne peu à peu. Alma se rend compte que Marito est plus qu'un ami c'est l'amour de sa vie.

C'est alors que la dictature s'installe en Argentine. Marito, qui vit à Buenos Aires maintenant chez son père, se rapproche de Alma. Bientôt un amour infini les lie malgré les remarques des parents d'Alma qui

soulignent leur différence de classe.

Marito est un militant et le drame éclate quand l'oncle Tordo est assassiné. Marito disparaît, de même que Carmen qui est pourtant enceinte.

Trente ans plus tard la grand-mère et Alma se retrouvent pour serrer dans leurs bras le fils de Carmen qu'elles ont retrouvé.

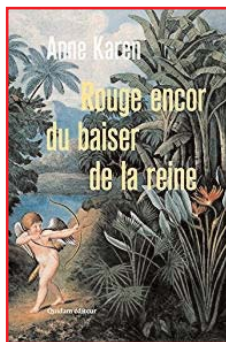
C'est un roman fort semé d'événements mineurs ou graves jusqu'à l'explosion finale où tous les destins se jouent. À travers le regard naïf de Alma qui ne comprend pas ce que dictature veut dire, se dessinent en ombre les souffrances du peuple argentin, ceux des pauvres, des désargentés mais aussi le mépris des classes aisées pour ceux qui peinent. Alma, d'une famille bourgeoise, a du mal à percevoir ce qui a changé dans la société où elle vit. Elle n'a d'yeux que pour Marito et ne conçoit l'horreur qu'en toute fin du récit. D'enfant à adolescente et femme le lecteur marche dans ses pas. Sa générosité, sa candeur en font la victime idéale d'un drame sociétal dont elle ne perçoit que des bribes.

Ce livre a déjà eu plusieurs prix dont celui de la traduction.

Sylvie VAN PRAËT ♦



*Pierre contre ciseaux*, Inès Garland, L'école des Loisirs, 2014.



ANNE KAREN

## UNE BELLE MAIS INCONSTANTE ÉTRANGETÉ

Mont Olympe, Bithynie, 1054. La vie et les amours tumultueuses de Zoé Porphyrogénète – vieille reine byzantine assassine, remise trop longtemps au gynécée – racontées par celui qui l’aima plus que tous : l’eunuque nain Nicétas.

D’abord on est épaté du culot de la romancière, pour son premier roman. Les premières pages nous plongent dans l’univers surprenant d’un royaume du XI<sup>e</sup> s. La “nature” particulière de Nicétas est magnifiquement rendue : *“Je ne suis de fait ni un homme ni une femme. N’ai jamais été ni un garçon ni une fille. Je n’ai pas de verge souple qui frappe mes cuisses au rythme de mes pas sous ma tunique quand je marche. Qui s’érige dure et droite à d’autres moments pour viser le ciel. Pas de fente béante où fourrer mes doigts ou quoi que ce soit. J’ai deux orifices voués aux déjections.”*

Nicétas “dialogue” avec l’écrivain et philosophe bysantin Michel Psellos, que l’on voit ici aux côtés de



l’empereur Michel VII Doukas (il régna de 1071 à 1078). Il se livre à travers 20 textes, recto et verso.

Il commence par évoquer celle qui fut l’amour de sa vie (il est moine et, son texte achevé, va partir sur les routes) : la reine Zoé Porphyrogénète, qui régna de 1028 à 1050. Il nous livre tout de ses amours, notamment avec le jeune Joseph de Paphlagonie (région au nord de l’Asie mineure) après qu’elle a assassiné son vieil empereur de mari. *“Chacune des parties de nos corps possède un nom secret à murmurer. Chaque parcelle de peau devient un territoire à explorer. Nous inventons des chemins, découvrons des sources, vallons inconnus, points de vue invisibles pour ceux qui passent trop pressés. Nous hâtons lentement, comme le cyclamen et le lis des vallées au début du printemps.”*

Mais tout ceci peine à constituer une trame romanesque et l’auteure s’embarque dans une historiographie des soubresauts du pouvoir byzantin en cette fin de siècle. On peine à s’y repérer tant les références patronymiques abondent et l’on ne sait plus ce qu’on lit : roman ou récit historique. La seule qualité du narrateur – ce moine eunuque qui fréquenta longtemps les allées du pouvoir – ne suffit plus pour resituer chaque péripétie. On est perdu.

L’auteure sans doute aussi qui glisse dans son texte un bref jeu oulipien d’écriture (la boule de neige, p.87) ou un maladroit poème “bègue” (avec doublement de certaines syllabes, p.99). La grâce des premières pages s’est perdue.

Rémi Lehallier ♦



*Rouge encor du baiser de la reine,*  
Anne Karen, Quidam éd., 2018





ARRIGO  
LESSANA

## UNE VOIX DOUCE, TOUT BAS À L'OREILLE

Né à Paris de parents italiens, Arrigo Lessana a été chirurgien du cœur pendant plus de trente ans. Il a opéré et enseigné dans

bien des parties du monde. En 2010, il publie un récit, *L'Aiguille* (Denoël), réflexion sur l'expérience médicale et l'invention, nouée au fil de l'apprentissage quotidien de la vie. En 2015, paraît son premier roman, *Le Sens de l'orientation* (Christian Bourgois). On peut écouter sur internet sa conversation passionnante avec Laure Adler (05/07/2015) dans "Hors champ" (France Culture).

Dans ce court roman, Angelo, inscrit au collège en classe de 4<sup>e</sup>, rend visite à son grand-père Arrigo tous les mercredis. Sa mère Charlotte, la fille d'Arrigo, est morte récemment d'une sale maladie. Le livre lui est d'ailleurs dédié, installant l'idée qu'il ne s'agit pas d'une construction romanesque. Angelo rêve de devenir informaticien et codeur, il veut travailler dans l'algorithme, dit-il. Il ne sera pas chirurgien comme son grand-père, ni médecin, c'est bien trop triste les gens malades et inquiets.

Le grand-père et le petit-fils se voient le mercredi. De quoi parlent-ils? De tout et de rien. De l'histoire familiale un peu, mais aussi de leur voyage en Angleterre, de rugby et de... *Tartuffe*!

Je retrouve dans ce texte décousu la voix magnifique entendue chez Laure Adler. Une voix sincère, sans fanfaronnerie, pudique, terriblement humaine.

– *Est-ce qu'un chirurgien a plus à dire sur la mort?*

– ... *Je ne suis pas sûr...*

La même belle humilité se retrouve dans ce récit d'une rare délicatesse, sans pathos. Sur son lit de mort sa fille lui demande: *"Dis à Angelo que je lui fais*

*confiance, il trouvera sa voie. [...] Dis-lui de dire oui à ce dont il a envie. Tu lui diras, n'est-ce pas?"*

Avec Angelo ils parlent aussi de livres mais ce n'est pas le truc du petit-fils, qui veut être codeur. Un jour il lui raconte l'histoire d'un ami vétérinaire qui conduit une chèvre à l'hôpital, se fait arrêter pour excès de vitesse mais réussit à attendrir les gendarmes. [fragments]

– *Tu l'as inventée, cette histoire?*

– *Victor me l'a racontée. Mais j'ai changé la voiture. Si tu dis Ferrari, le lecteur voit une voiture rouge, il se dit qu'il est riche et il peut se demander d'où vient cet argent. Alors on perd l'essentiel... Avec la Lotus, elle est verte et se fond dans la campagne...*

– *Donc tu mens pour que ce soit plus vrai.*

– *Exactement... D'ailleurs, Victor ne s'appelait pas Victor, mais Vittorio, et cette histoire se passait en Italie."*

J'aime ce passage dans lequel l'auteur s'explique sur le travail d'écriture. Ce que Victor Hugo avait magnifiquement écrit, même s'il parlait du théâtre: "[L'écriture] ne dit pas le réel, elle dit le vrai".

Je comprends pourquoi Emmanuel Carrère a aimé ce livre. *"C'est un livre d'amour et de deuil, de souvenirs chéris et d'anticipations parfois inquiètes, parfois confiantes. C'est un livre d'écrivain, qui a trouvé le ton le plus juste, le plus familier, le plus amical, un beau ton d'être humain pour dire jusqu'à quel point on peut accompagner ceux qu'on aime – l'une vers l'ombre de la mort, l'autre sur les chemins de la vie, avec gravité, humour et une indéfectible bonne humeur."*

À Laure Adler, Arrigo Lessana parle de ce fabricant de cercueil dont la femme est mourante. Il a confectionné son cercueil mais se voit contraint de le céder à une personne en deuil. Sa femme, peut-être dans un ultime sursaut de conscience, évoque la naissance de leur enfant, il y a une trentaine d'années, *"quand le saule de la rivière était si petit"*. Le menuisier va à la rivière et il voit comme le saule a beaucoup poussé...

La beauté de l'écriture de Lessana: il n'ajoute rien. Un écrivain plein de retenue.

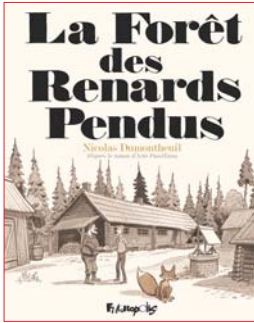
**Léo Demozy** ♦



*Nos conversations du mercredi*, Arrigo Lessana, Christian Bourgois, 2018, 90p.

NICOLAS DUMONTHEUIL

« LA FORÊT  
DES RENARDS PENDUS »



C'est une BD en sépia qui retranscrit bien ces paysages de Laponie. On est bien en période de Noël; il est d'ailleurs question de cette fête de la page 113 à 117; cette dernière contient pour la première fois une très grande case (3/4 de page) illustrant sobrement un hameau, la forêt, la neige et une aurore boréale qui "bénit" ce décor. L'effet est réussi!

Quel est le point commun entre : Rafaël, un gangster qui a réussi à ne pas se faire prendre et a empêché le magot (3 beaux lingots d'or), il est parti, en Laponie finlandaise, se cacher de ses deux complices (qui se sont fait serrer et sont en taule); le major Remes, en disponibilité de l'armée finlandaise pour alcoolisme trop prononcé; il préfère justifier sa présence sous le prétexte d'un congé sabbatique; Naska, 90 ans, poursuivie par les services sociaux qui veulent la "sécuriser" en maison de retraite; c'est quand même la plus vieille Skolte de toute la Finlande! Sa disparition est médiatisée... Les Skolte font partie de la tribu Sami, premiers habitants de la Laponie. Leur point commun? Tous trois veulent se cacher du monde.

Il y a aussi un renard baptisé "cinq cents balles" ainsi que Jermakki le chat de la nonagénaire. Page 73 "À ce moment, Cinq cents balles tombe sur les traces des visiteurs. Longtemps, patiemment, il flaire celles du matou. De quelle créature peut bien s'échapper un si épouvantable fumet? Il peut bien se creuser la tête: il n'a jamais vu de chat! Cinq cents balles se sent horriblement vexé!"

Cette BD un peu déjantée, pas très morale, présente des personnages assez caricaturaux: Rafaël manipulateur et fainéant, le major un peu roublard et cupide mais militaire dans l'âme, donc obéissant, et Naska qui

ne comprend pas tout, je crois qu'Aloïs Elzeimer a un peu remplacé son défunt mari dans sa tête; elle persiste à bien faire son ménage et son ragoût de renne!

Le trait du dessin me rappelle un peu celui de Morris pour ses Lucky Luke, avec un effort pour l'arrivée de deux prostituées, elles sont sexy, elles sont arrivées dans l'histoire pour remplir leur rôle! Ça boit pas mal, ça fume le pétard, ça corrompt la police locale; bref c'est assez irrévérencieux mais les personnages sont truculents; on passe un bon moment avec eux.

Page 99 le major dit à Christine (prostituée): "Si seulement tu pouvais changer de métier..." "Si seulement tu étais général... nous aurions une miette d'espoir... Je veux bien échapper à mon mode de vie pervers, mais comprends qu'on ne peut rien construire de durable et de moralement noble sur tes revenus de major..."

À mon goût l'histoire peine un peu à démarrer mais elle réussit à me donner envie. J'aurais bien aimé un peu plus de grandes cases paysagères (même pas une dizaine sur 140 pages, par contre une pleine page pour clore l'histoire, avant l'épilogue de trois pages). "Un jour, un bus de touristes allemands s'est arrêté près de la forêt des renards pendus. Les pièges se déclenchèrent les uns après les autres. Et l'on peut aujourd'hui admirer au mont Kuopsu, pour peu qu'on s'y égare, un spectacle cliquetant d'une prodigieuse et surnaturelle beauté."

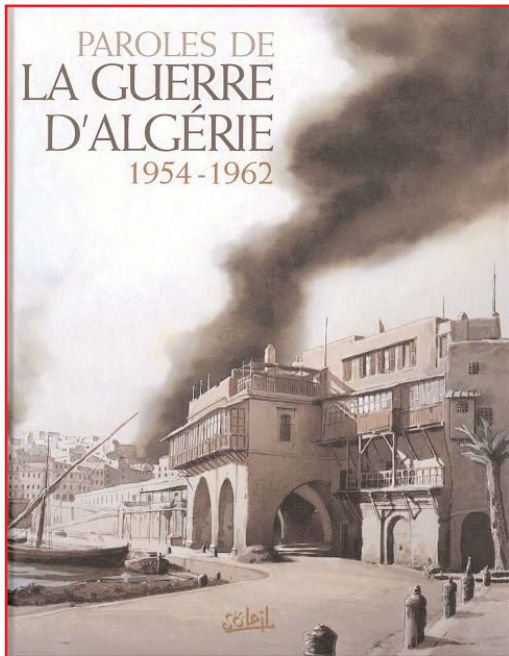
Je n'ai pas été emballé par cette BD mais je veux bien entendre les mots d'une internaute: "J'ai adoré l'humour, l'absurde, l'imagination débridée, l'immersion dans les contrées du Nord, l'irrévérence, les personnages truculents, la joie".

Michel Deshayes



La forêt des renards pendus, Nicolas Dumontheuil, Futuropolis.

## « PAROLES DE LA GUERRE D'ALGÉRIE »



Un livre d'une sobriété magnifique et insoutenable: les paroles de douze témoins du drame algérien qui me font haïr à tout jamais le gaullisme et relativiser la réécriture de l'Histoire par le Pouvoir, qui nous a fait croire à cette fable d'une Résistance à la sublime abnégation quand les mêmes, dix ans après – à quelques exceptions près (dont Pâris de la Bollardière, ici présent) – se lançaient, de Gaulle en tête (mais que peut-on attendre d'autre d'un militaire?), dans une guerre dont ils n'avaient même pas le courage de dire le nom (on disait "les événements d'Algérie"!). Alors oui, avec Aragon, *"Je conchie l'armée française dans sa totalité"* (1928, *Traité du style*). Et insoutenables me furent ces commémorations du Centenaire qui ne virent ni réhabiliter les mutins de 1917 ni fustiger les errements criminels d'un état-major incompetent (*"Sur votre dos les Joffre et les Nivelle faisaient carrière dans les états-majors"* chanta Jacques Debronckart dans une chanson bien sûr interdite en 1967 – qui était président?).

C'est tout ce dégoût des "France, patrie des Droits de l'Homme" qui me remonte à la lecture de cet ouvrage

coordonné par Jean-Pierre Guéno, qui comporte pour chaque témoin une notice biographique et des citations qu'ont adaptées douze illustrateurs.



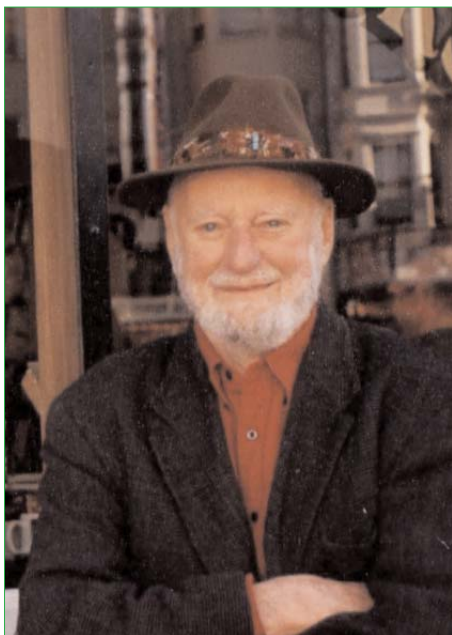
Pierre Guéno est un témoin photographique de tout premier plan. Puis viennent des témoignages connus – Henri Alleg, Maurice et Josette Audin, la journaliste Madeleine Riffaud (résistante notoire qui connut la torture de la Gestapo avant que l'OAS attente à sa vie), Jacques Higelin (appelé en 62), Paul Teitgen (résistant et déporté, secrétaire général de la police française à Alger qui démissionna en 57), Bollardière (combattant des Forces françaises libres, plus jeune général de l'armée française en 56, le seul officier supérieur à dénoncer en 57 l'usage de la torture). Mais je n'avais jamais entendu parler de Huguette, alias Esméralda, de Mohamed-Tahib Telidji (étudiant en sciences-po torturé à Strasbourg par la police française!), de Rémi Madoui (victime de ses frères du FLN), d'Adolfo Kaminsky "le faussaire" qui fabriqua des faux-papiers d'abord pour les Juifs, en 43, puis pour les résistants algériens, les anti-franquistes espagnols, et même, en 68, pour Cohn-Bendit. Le dernier témoignage parle des harkis, vous savez, ces faux-Français pour qui, de présidence en présidence et de droite en gauche, notre pays n'a toujours eu la moindre des reconnaissances; *"La France que j'ai servie ne m'a pas accueilli et je n'ai plus ma place sur la terre qui m'a vu naître"* sont les derniers mots du livre.

La variété des styles graphiques, qui se tiennent tous dans la matité et l'absence de couleurs vives, tous dans le témoignage et dans un souci de véricité, rend ce livre album déchirant. On n'en sort pas indemne.

**Roger Wallet** ♦

*Paroles de la guerre d'Algérie*, Jean-Pierre Guéno, éd. Soleil, 2012

## LAWRENCE FERLINGHETTI



Ils ont la peau dure ces gars de la *Beat Generation* (tout au moins certains...): Gary Snyder, 88 ans (zen ce mec) et Lawrence Ferlinghetti, centenaire dans quelques jours. Un petit cercle d'amis, pour la plupart, qu'on pensa éphémère et qui marqua la littérature américaine (au cours de notre jeunesse, et encore maintenant...). Un petit rappel: Jack Kerouac, Allen Ginsberg, William Burroughs, puis Gregory Corso, Gary Snyder, Lawrence Ferlinghetti, j'en passe et des meilleurs (façon de parler!). Et *Sur la route*, et *Le Festin nu*, pas besoin de vous citer le nom des auteurs, n'est-ce pas?

Kerouac, Ginsberg et Burroughs lancèrent le mouvement

Hal Chase, Jack Kerouac,  
Allen Ginsberg, Ferlinghetti

dans les années quarante, rejoints par d'autres écrivains au cours des années cinquante. Une bande de libertaires, soucieux d'inventer une nouvelle écriture (on n'est pas loin de l'écriture automatique des Surréalistes) et de nouveaux concepts, de la provoc en quelque sorte. Mais, quand on dit maintenant *Beat Generation*, on sait de quoi on parle. Ferlinghetti ne fut pas le plus connu, mais il restera comme celui qui créa la maison d'édition *City Lights Books* et osa, le premier, publier Kerouac, Ginsberg et Burroughs. Il eut même le courage (et ce n'est pas peu dire) de publier en 1969 *Journal d'un vieux dégueulasse* de Bukowski (ils restèrent amis par la suite, mais j'y reviendrai plus loin, patience). C'était (c'est) également un poète, une poésie libertaire s'attaquant au modèle américain. Une poésie ne manquant pas d'humour également. Une traduction française d'un de ses derniers livres est parue en 2012 aux éditions maelstrÖm reVolution: *Poésie Art de l'insurrection*. Et c'est là que je reviens à Bukowski, car dans certains passages de ce recueil, on retrouve, presque mot pour mot, ce que pense le Buk de la poésie et des poètes (voir *Un carnet taché de vin*):

"Plus le temps pour l'artiste de se cacher au-dessus, au-delà ou derrière le décor, indifférent, à se ronger les ongles



à se raffiner jusqu'à ne plus exister...

... Nous avons vu les meilleurs esprits de notre génération détruits par l'ennui lors des lectures poétiques.

La poésie n'est pas une société secrète...

... Vous tous, poètes des villes

pendus dans les musées, y compris moi-même,

Vous tous, poètes qui écrivez de la poésie sur la poésie,

Poètes de la langue morte et déconstructionnistes,

Vous tous, poètes pour ateliers de poésie...

... Vous tous, visionnaires de chambre à coucher

et agit-propagateurs de placard...

... Vous tous les critiques littéraires

qui buvez le sang des poètes,

Vous la Police Poétique...

Où sont les sauvages enfants de Whitman,

où, les grandes voix qui s'élèvent

avec douceur et sublimité,

où sont les grandes visions neuves...

... Poètes, descendez

dans les rues du monde une fois de plus

Ouvrez votre esprit et vos yeux

à l'ancien délice visuel,

Raclez-vous la gorge et parlez,

La poésie est morte, vive la poésie..."

Je sais que certains ne partageront pas ce point de vue mais je pense également qu'il faut arrêter avec le cui-cui des oiseaux, les belles fleurs, les amours mortes et mettre les mains dans le cambouis! Arrêter de se regarder le nombril!

**Mario Lucas** ♦

### Salut d'amour

À tout animal qui mange ou tire sur sa propre espèce

À chaque chasseur en 4x4 avec fusil à lunette monté à l'arrière

À chaque tireur d'élite ou ninja de Forces spéciales

À chaque redneck botté avec pitbull et fusil à canon scié

À chaque membre des forces de l'ordre avec chiens dressés pour traquer et tuer

À chaque flic ou indic en civil ou agent secret avec holster rempli de mort

À chaque serviteur du peuple tirant sur le peuple ou visant un malfaiteur en fuite pour tuer

À chaque garde civil de tout pays gardien des citoyens avec menottes et carabines

À chaque garde-frontière devant n'importe quel Check point Charley de n'importe quel côté de n'importe quel Mur de

Berlin de Bamboo ou Totilla Curtain

À chaque motard CRS d'élite patrouille fédérale en pantalon de cheval fait sur mesure casque en plastique cravate lacet

À chaque voiture de patrouille avec fusil à pompe sirènes hurlantes chaque blindé anti-émeute avec lance-à-eau et matraques prêtes à servir

À tout pilote d'élite avec missile laser et napalm plein les ailes

À chaque commandant au sol donnant la bénédiction aux bombardiers qui décollent

À n'importe quel Département d'État de n'importe quelle superpuissance

marchande d'armes vendant aux deux côtés de n'importe quel conflit à la fois

À n'importe quel nationaliste extrémiste de quelque nation que ce soit dans n'importe quel monde tiers est ouest nord sud

Qui tue pour sa nation chérie

À n'importe quel prophète poète enflammé armé de fusils de symboles ou de rhétorique

À chaque propagateur de la foi et de la raison de la lumière spirituelle par la force des armes

À chaque instrument attiré de la légitime puissance publique de n'importe quel pouvoir d'État

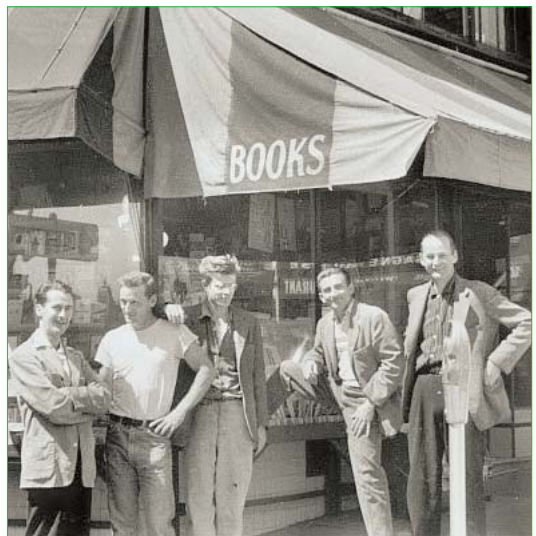
À tous et à chacun qui tuent tuent tuent encore et toujours au nom de la paix

Je lève – seul et unique salut possible! – mon doigt majeur.

*How to Paint Sunlight. 2001*



1958 - devant la City Lights Books  
Bob Dolin, Neal Cassady, Peter Orlovsky,  
Robert LaVigne et Lawrence Ferlinghetti



## ÉVOLUTION DE CARRIÈRE

J'en pouvais plus! Trente mômes dans ma classe... ça faisait longtemps que c'était trop mais d'un coup, c'est devenu insurmontable. Les plus vieux disaient: "C'est rien du tout, trente mômes. Moi quand j'étais gamin, on était quarante dans ma classe de village, dont trente-huit cancre de première force!" Oui, peut-être mon gars, mais à l'époque, c'était quarante gosses qui formaient UNE CLASSE. C'était un groupe! Je dirais même plus: c'était UN TROUPEAU. Stable, homogène, obéissant! Mais désormais on se retrouve face à une mosaïque égotique de un, plus un, plus un, et encore plus un... avec les exigences propres à chaque individu qui s'expriment par le refus total de toute compréhension des règles collectives. Alors, non, je ne suis pas nostalgique des troupes d'antan, mais il faudrait quand même veiller à s'adapter aux exigences du monde moderne!

Certains prétendent que les réunions de parents n'intéressent plus personne! C'est totalement faux. La dernière que j'ai organisée, il y avait cent dix personnes pour s'intéresser à mes trente avortons. En gros, quatre coaches par gamin! Chaque moutard est équipé de deux, trois ou quatre familles selon les recasages amoureux successifs des parents, lesquels sont escortés de psychologues, de directeurs d'inconscience et de juristes dès qu'un truc leur semble aller de travers. Quatre coaches, c'est le minimum! Notez qu'ils ont tous des idées et surtout qu'ils ont tous voix au chapitre. Ça nous fait du difficile et même parfois du houleux. Durant ce meeting j'ai nettement entendu au moins trois fois les mots "plainte", "avocat" et même un hypocrite "bienveillance". Tous ces termes visaient à me faire comprendre que, quoi que je fasse, je les trouverais en face de moi, prêts à en découdre si je m'avisais de contrarier les principes éducatifs que chacun prétendait être seul à pouvoir imposer et qui, soit dit en passant, n'ont aucune chance d'aider leurs gosses à s'instruire.

Du coup, j'en ai eu plein le dos. Je devais passer à autre chose.

Pendant un temps, j'ai fait dans le spécialisé: des pauvres petits gamins méchamment handicapés avec des QI ne dépassant pas la température d'un matin frisquet de janvier. Un enseignant pour six enfants. Pas mal non ?

Même si je veux bien comprendre que tous ces petits oisillons fracassés méritent qu'on s'occupe d'eux du mieux qu'il est possible, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que pendant ce temps-là, des gamins ordinaires continuaient de se débattre dans des classes surchargées et que si, avec un peu de chance et beaucoup d'énergie, je parvenais à faire grimper le QI des miens vers la température d'un matin d'avril, le plus grand nombre des autres allait vite fait plonger vers l'hiver éternel!

Six, c'était encore trop et j'ai voulu poursuivre dans la voie où l'on n'a pas à se colleter avec des groupes pléthoriques. Après quelques expériences plus ou moins heureuses, j'ai finalement trouvé le Graal du "un gamin par personne!" Naturellement, ils sont parfois un peu turbulent et ne semblent pas tous les jours disposés à suivre ce qu'on leur explique et moins encore à faire du travail personnel à la maison. Ce n'est pas facile tous les jours, mais avec mes collègues, on se tient les coudes. Protégés la plupart du temps derrière nos boucliers en plexiglass, on s'essaie à garder la juste distance avec nos ouailles. Naturellement, il faut parfois s'impliquer un peu plus fermement, arroser tout ça à l'eau glacée et dès que leurs jeux dégénèrent, les noyer sous des flots lacrymogènes. Mais attention, on fait ça pour leur bien. Dans une visée toujours pédagogique et je dirais même, éducative.

À la dernière grande récré qu'ils avaient organisée en ville, ils étaient quatre-vingt-cinq mille. Eh bien, croyez-le ou pas, mais nous étions exactement le même nombre mes collègues et moi.

Un flic par enfant! C'est mieux que tout ce qu'on a pu expérimenter à l'Éducation nationale. Et quelqu'un voudrait nous faire croire que la Nation n'a pas les moyens de s'occuper de ses paroissiens?

**Michel  
Lalet** ♦



## LA BIBLIOTHÈQUE INVISIBLE



A. Manguell dans sa bibliothèque.

Avançant en âge, devant ma bibliothèque, mon regard se promène entre mélancolie et nostalgie. Éternel retour des dimanches pluvieux où l'en-nui incitait le mauvais élève à des rencontres fortuites avec les livres qui au fil du temps se prolongeaient clandestinement après le cou-  
vre-feu familial. Qui ne

s'est pas entendu dire "Fais tes devoirs, tu liras après!" "Arrête, tu vas t'abîmer les yeux!"... Syndrome de don Quichotte, on ne sait jamais les livres peuvent rendre fou. Lire, c'était se donner la permission de penser en dehors du cadre, posséder ses propres livres, c'était afficher une identité. Parfois la fulgurance d'une œuvre se limitait à quelques lignes, souvent l'insignifiance du sujet était désolante mais scandait le silence, souvent il m'arrivait d'admirer la probité technique d'un auteur tout en reposant l'ouvrage mais tenir un livre me donnait le sentiment d'entrer en connexion avec tout un univers collectif sans limites culturelles ou temporelles.<sup>1</sup>

Toute constitution de bibliothèque personnelle sous-entend l'intention inconsciente de fixer le temps en emprisonnant les livres dans un espace contraint.<sup>2</sup> Contrairement au collectionneur et au bibliophile qui accumulent les belles éditions et les livres rares, la démarche du lecteur est une quête existentielle. Son accumulation d'ouvrages, projection de soi, s'apparente au fil des années à une autobiographie non écrite. Toute une vie s'écoule sur les étagères. On y trouve les livres qui ont participé à la construction ontologique de la personne, ceux dont on a remis la lecture à plus tard, ceux que l'on n'a jamais réussi à terminer, ceux que l'on a achetés par coquetterie, mais trop incommodes à manipuler, ceux dont on hésite à se débarrasser pour

faire place aux nouveaux, ceux que l'on va s'empresser d'évacuer car sans intérêt durable, ceux dont l'espace vacant indique l'absence car prêtés sans espoir de retour, ceux que l'on a hérités, qui nous mettent en relation avec des lecteurs disparus. Et puis, il y a tous ces livres que l'on a lus et relus et que l'on reprend ou feuillette à chaque époque comme si l'on n'en avait jamais pénétré les arcanes.

Si la bibliothèque physique traduit la tentation de maîtriser la perspective infinie des espaces et des temps contenus dans les livres, elle n'en demeure pas moins la matérialisation imparfaite de la bibliothèque invisible que chaque lecteur porte en lui. Car la lecture est en vérité un parcours initiatique, l'anabase qui fait sortir l'individu de sa caverne selon une logique hégélienne.<sup>3</sup> Le lecteur primitif apprend à lire avec plus ou moins de plaisir, on lui impose la voie, puis le sentier devient plus buissonnier, enfin s'il ne se révolte pas contre les livres, s'il ne rebrousse pas le chemin, il parvient à maturité et se constitue une bibliothèque mentale. Contrairement aux personnages de *Fahrenheit 451*, ses rayons virtuels ne contiennent pas les textes *in extenso*. Son émanation est en général impressionniste car la lumière captée dans les livres se diffracte avec des teintes et des contrastes qui n'appartiennent qu'à chacun. Cette bibliothèque invisible avec sa coloration intime ne se résume nullement à la culture ou à l'érudition, elle est rarement le fruit d'une dialectique intérieure entre l'intellect et les affects, laquelle est propre aux penseurs et aux sophistes qui font des gammes avec l'esprit. Elle s'élabore de manière presque métaphysique dans cet au-delà des variations et des translations entre le réel et l'imaginaire, l'éphémère et le pérenne qui donnent du sens à la vie.

La chair n'est pas triste et on n'a jamais lu tous les livres.

1. "Que d'autres se flattent des livres qu'ils ont écrits, moi, je suis fier de ceux que j'ai lus." Jorge Luis Borges

2. "Parce que la forme est contraignante, l'esprit jaillit plus intense", écrivait Baudelaire dans *L'Art romantique*

3. Thèse (la culture familiale, les lectures scolaires, universitaires, pratiques...) – Antithèse (les choix, les goûts, orientations personnels mais aussi les découvertes...) – Synthèse (l'élaboration d'une culture, d'un comportement de lecteur, d'une vocation à l'écriture...)

## TROP D'INFORMATION TUE L'INFORMATION

C'est un rituel : je prends mon café au Bistrot de la Place. Manu fait aussi la presse. Tous les matins je me lis gratis Le Parisien et, le jeudi, les hebdomadaires locaux. Le seul que j'achète, le mercredi, c'est Le Canard enchaîné mais lui, je ne le lis pas au bistrot.

Ce vendredi 25, ça parle foot. Une sale histoire. Celle de Sala, Emiliano Sala. Il serait argentin, il jouerait à Nantes... non, à Cardiff... mais enfin il n'y a jamais joué parce qu'il vient de périr en mer dans un accident d'avion... enfin on ne sait pas encore s'il est mort... Avouez qu'il faut suivre, j'ai remarqué qu'avec le sport c'est toujours comme ça.

Et à ce moment, mentalement je dérape. Ils parlent tellement fort de ces histoires que je me suis assis à une table, histoire de marquer ma mauvaise humeur. J'attaque les mots fléchés du Parisien. Pas de chance, c'est un "spécial foot"! Un 13x13, malheur de malheur! Bon, en enlevant la case définitions, il en reste 12. J'attaque à l'horizontale. "Il a sombré". Je pense tout de suite à EMILIANOSALA mais, vieux réflexe de cruciverbiste, je repère en 6 vertical, 11 lettres: "Chti madrilène". RAYMONDKOPA c'est sûr, je l'ai vu à la télé remporter la Coupe d'Europe avec Di Stefano, le p'tit gars de Nœux-les-Mines.

Manu me ressert un café. Il jette un œil sur ma grille: "Il a sombré, c'est THIERRYHENRY..." Je ne cherche pas à comprendre, j'écris THIERRYHENRY, ça colle avec RAYMONDKOPA. Bon. Mais ça ne me dit pas ce qu'il allait faire du côté de Guernesey, Thierry Henry. Est-ce qu'il retournait à Arsenal chez les Gunners? Mais pour quoi faire? Il a déjà tout gagné avec eux... Et pourquoi il aurait d'un seul coup abandonné le club du Rocher qui vient d'en avaler 3 de la part de Metz et persiste dans les bas-fonds de la Ligue 1 et son paquet de fric pour aller se perdre à Cardiff City qui viennent encore de s'en prendre 3 face à Newcastle et pointent à la 18<sup>ème</sup> place de la Premier League? Kopa, lui, quand il a quitté Reims, c'était pour aller au Real et remporter

3 fois de suite la Coupe d'Europe. Non, la supériorité de Kopa sur Henry, c'est quand même l'intelligence. Il serait jamais monté dans un avion de tourisme dont la police britannique vient de révéler que le pilote n'avait pas compétence pour ça. Comme si Kopa il s'était entraîné avec un type interlope, du genre Courbis.

C'est là qu'arrive la seconde sale histoire du jour. Celle de Thierry Henry justement, le champion du monde de 98, mais si, celui qui avait marqué de la main contre... C'était l'Irlande ou le Pays de Galles?... Bon, il entraînait les Belges et ça marchait très fort au dernier Mondial... Résultat: en octobre il est recruté par Monaco pour remplacer le Portugais Jardim. Mais ça se passe mal et hier soir, bingo! Henry est viré comme un malappris...

Manu me dit qu'il va sûrement signer à Cardiff, ça se discute avec son agent mais lui il prendra un vol régulier, "Parce que, s'il y a un type réglo dans le football, c'est bien lui." "D'accord avec toi, Manu, si on n'avait que des gars comme Henry, on n'en serait pas là." "Ah mais non, Poto, je parlais de Jardim!" Mon cerveau s'embrume un peu. Manu m'explique: "Bon, Henry a remplacé Jardim mais, 3 mois après, ben, aujourd'hui même, le zinc Henry, piloté par un amateur trop peu aguerri, s'abîme dans la baie de la Principauté. On arrête très vite les recherches, finalement c'est pas plus mal qu'on ne retrouve pas le corps... Un tour de passe-passe comme au bonneteau et le président, le Ruskof Rybolovlev rappelle *illico*... Leonardo Jardim comme entraîneur!" Je lui dis "Tu vois, Manu, je ne comprendrai jamais rien à l'âme slave". Il me fait: "Relis Maurice Thorez!"

Yves Potoski ♦





Éric Holder est mort ! Le mercredi 23, dans le Médoc où il vivait depuis 2005. Il décède deux mois après « la femme de sa vie », l'éditrice Delphine Montalant. Un amour fou...

Éric Holder n'est pas l'écrivain qui m'a donné le goût d'écrire – celui-là est Jean-Pierre Cattet – mais celui dans l'univers de qui j'ai trouvé un compagnonnage fraternel. En 97, encouragé par le jury du concours de nouvelles de L'Huma, je me lance dans l'écriture d'un roman. Je n'ai jamais réfléchi à la façon de m'y prendre et je cherche d'abord un scénario. Je pense l'avoir trouvé dans « La grande Beûne » de Pierre Michon, avec ce personnage de jeune instituteur confronté à un métier difficile que va éclairer, de loin, une femme. J'ai parmi mes amis souvenir de plusieurs camarades qui peuvent me servir d'exemples. Je travaille avec enthousiasme mais dans le doute. Assez vite je comprends que mon écriture n'a rien à voir avec celle de Michon. Je cherche de qui elle pourrait être proche dans sa façon non retorse de raconter, de parler simplement. Bien sûr je tombe sur Éric Holder à la lecture de qui j'ai souvent frissonné. Je relis son « Mademoiselle Chambon » (une institutrice) et je lui « vole » sa fin : mon personnage principal se dérobera lui aussi à l'amour fou. Je relis ses nombreuses nouvelles, « Nouvelles du Nord », « La belle jardinière », « En compagnie des femmes », « On dirait une actrice ». C'est la tendresse de Holder qui déborde, un peu maladroit, et me donne la couleur qui sera mienne : tendre et maladroit – je ne dois guère avoir changé. Mon autre grande référence en matière de nouvelles est, à l'époque, l'Américain Raymond Carver et je balance entre sa rudesse et le « charnel » de Holder. L'écriture décide pour moi : ce sera Holder.

Je le relis, les cinq que j'ai cités et « L'homme de chevet » qui s'avère pour moi formidablement intéressant à analyser car il en a d'abord fait une nouvelle avant ce roman. J'observe. Je ne dissèque pas pour le copier mais j'essaie de comprendre comment il s'y prend pour installer une atmosphère. Lami Philippe Lacoche a dit de moi que j'étais « un atmosphériste ». C'est à Éric Holder que je le dois.

J'ai beau travailler tous les jours, je n'avance pas très vite. Alors, à la fin de l'hiver 97 j'arrête. Je décide d'écrire une longue nouvelle dans la lignée d'un texte « majeur » (pour moi) de Holder : « Au milieu de nulle part ». Ce sont cinq moments de vie à Thiercelieux, le hameau où il vit alors. Le passé et le présent s'y mêlent, l'Histoire s'y invite et tout se dénoue dans le sourire d'une amie fidèle. Je transpore à des

lieux que je connais et j'écris sur un scénario proche « Tout ce que j'ai perdu m'appartient » (qui donnera son titre à un recueil de nouvelles en 2007). Ainsi mis en confiance, je boucle mon roman l'été 97. À qui l'envoyer ? Évidemment à l'éditeur d'Éric Holder ! Il s'agit du Dilettante. Je ne connais bien sûr personne. Trois jours plus tard Dominique Gaultier me téléphone : il prend le manuscrit ; il me demande un an pour l'éditer.

« Portraits d'automne » sort au début janvier 99. Au Salon du Livre de Paris, à la mi-mars, à côté de qui est-ce que je me retrouve à dédicacer ? Entre Serge Joncour et Éric Holder ! Ils ont la quarantaine, moi, dix ans de plus. Serge a démarré quasiment en même temps que moi au Dilettante (avec « Vu ») mais Éric est déjà un auteur très en vue. Il est très sollicité et nous avons peu l'occasion de bavarder. Cette année-là un autre écrivain publie son premier livre : Philippe Claudel, et « Meuse, l'oubli ». Je l'ai lu. Splendide ! Et que dire des deux autres titres qu'il sortira la même année, « Quelques-uns des cent regrets » et « La Café de l'Excelsior » ? J'ai lu tout Claudel, qui est aussi un tendre, un charnel (voyez « Parfums ») mais, par rapport à Holder, il introduit une dimension historique et métaphysique forte (« Les âmes grises », « Le rapport de Brodeck »).

Voilà ce que furent, ce printemps-là, mes débuts en littérature. J'ai gardé pour Éric Holder et Philippe Claudel une véritable tendresse. Une tendresse admirative car leurs productions littéraires m'en imposent. Et je me suis efforcé, modestement, dans les pages fuyantes de ces Calepins comme, avant, dans celles des « Années », des « Feuillants » ou des « Saisons », d'en témoigner en toute sincérité. La preuve : je ne les ai épargnés ni l'un ni l'autre quand ils m'ont semblé tomber dans une certaine facilité répétitive (« L'Histoire de Chirac » pour Holder) ou une complaisance mondaine pour Claudel (« Jean-Bark »).

Je n'ai pas lu le dernier Holder, « La belle n'a pas sommeil » (janvier 2018). Eh bien, Éric, ce sera ça, mon adieu : je vais le lire et, crois-moi, si ce n'est pas bon, tu vas m'entendre...

